



NOTRE POLOGNE

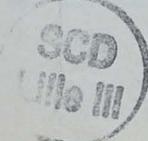


REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice	RÉDACTION ET ADMINISTRATION LES AMIS DE LA POLOGNE 16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5 ^e) Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96 Téléphone : Odéon : 62-10	Abonnements Les abonnements partent d'octobre France : 3 fr. par an Pologne : 2 zlotys
ROSA BAILLY		



FRANEK
UN DES NOMBREUX POLONAIS QUI SERVENT LA FRANCE
DANS LA LÉGION ÉTRANGÈRE



La Pologne Pittoresque

WILNO

Ville de 200.000 habitants sans tramways — les Allemands ont enlevé les voies en 1915 — et pour ainsi dire sans trottoir, avec des caniveaux très profonds pour la neige et des rangées de dalles étroites qui ne laissent place qu'à deux files de passants. Or, du haut de ses collines, cette ville apparaît tout à coup comme un immense jardin : les maisons de peu d'apparence sont souvent construites sur des cours plantées d'arbres, premier reflet de l'Orient. De cette masse de constructions misérables, disséminées dans la verdure, émergeant d'autre part un nombre incroyable de hautes silhouettes de monuments, surtout d'églises ; car si Wilno est une des plus orientales parmi les cités polonaises, elle est par excellence la ville du style baroque ; non seulement les monuments des XVII^e et XVIII^e siècles, qui y abondent, ne seraient généralement pas indignes de l'Autriche ou même de l'Italie, mais Wilno a même eu son style original, et ses écoles d'architectes et de sculpteurs ont rayonné sur les régions voisines, y compris les pays germaniques.

Wilno, où le Français est accueilli — dans sa langue — d'une façon touchante, est de ces villes qui ont le privilège de former des dévots. Il faut écouter le récit des malheurs de la cité pour comprendre son aspect incroyablement chaotique. Capitale des grands ducs de Lithuanie depuis 1320, chrétienne depuis 1387 elle comptait dans ce XVI^e siècle si brillant pour toute la Pologne plus de 100.000 habitants. Ravagée par les Russes en 1654-1660, elle connut de nouveau au XVIII^e siècle une ère de grande prospérité, mais après les partages elle subit de la part des Russes des efforts violents d'assimilation. Cinq mille victimes, sans parler des proscrits, rendent ici célèbre le nom de Mourawieff le Pendeur ; on peut dire d'autre part, qu'en dehors des monuments, il ne reste que des vestiges insignifiants de la ville polonaise ; les affreux bâtiments de brique jaunâtre ou blanchâtre qui caractérisent l'architecture officielle, militaire surtout, de l'ancien empire des tsars forment le plus saisissant contraste avec des édifices tout imprégnés d'esprit méditerranéen : çà et là, dans quelque ruelle étroite, au fond d'une cour, on découvre encore quelques vestiges de maisons anciennes, ayant en général des pilastres et des arcades à l'italienne.

La visite de Wilno est rendue singulièrement attrayante par le caractère mouvementé du terrain. A chaque instant on découvre des points de vue pitto-



UNE ÉGLISE BAROQUE DE WILNO

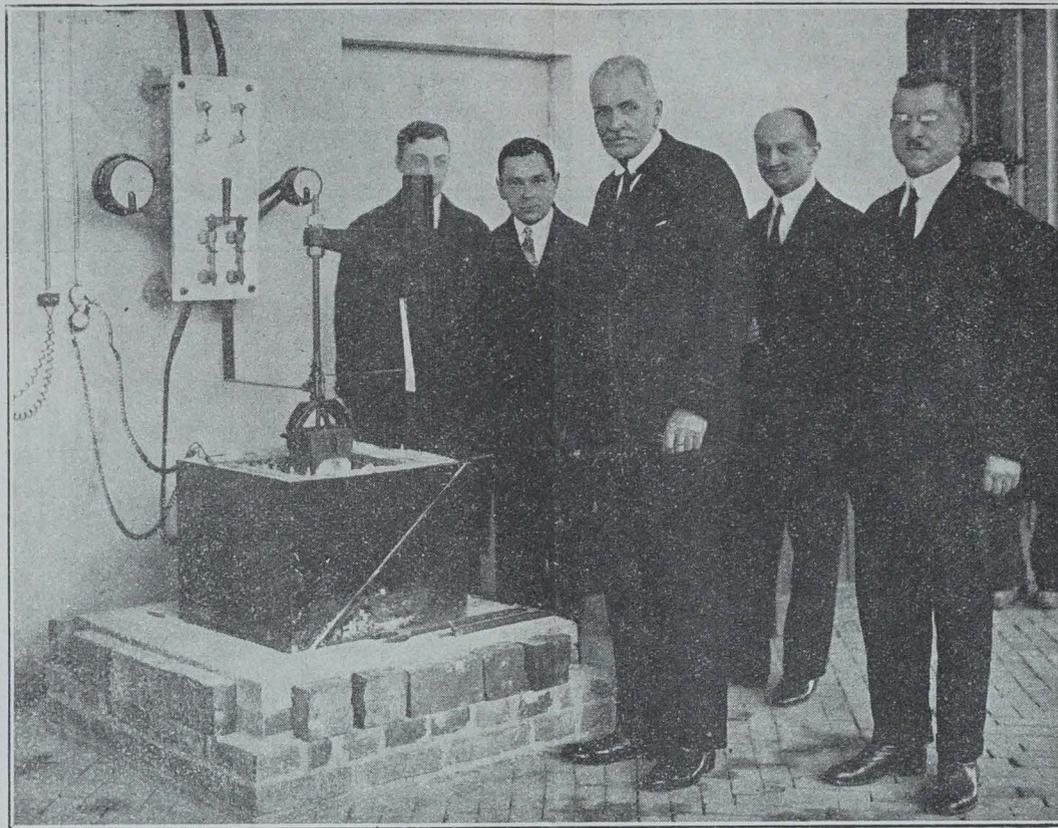
resques et variés sur la ville ; tous ses monuments émergent parmi le dédale des immeubles mesquins ou modestes comme de grands vaisseaux abandonnés par la mer. Rues étroites de campagne, avenues plantées de platanes qui ont au surplus souvent leur charme certain, sorte de grand village traversé par une petite rivière, la Wilejka, qui saute sur des cailloux.

Le pittoresque de la rue n'est pas moindre à Wilno qu'à Varsovie. Sous un climat déjà sensiblement plus rude, on n'y circule l'hiver, pendant plusieurs mois, qu'en traîneaux, la neige et la glace recouvrant le sol d'une couche épaisse, multipliant les aspects pittoresques sur les toits de la ville. L'été, une foule aimable, où les types féminins sont particulièrement caractéristiques et agréables, circule longuement, jus- qu'en pleine nuit, dans une atmosphère chaude et déjà parfumée d'un souffle oriental.

Pierre FRANCASTEL,
Professeur à l'Institut de France à Varsovie.



Un glorieux savant : IGNACE MOSCICKI



M. IGNACE MOSCICKI (au milieu)

Ignace Moscicki est né le 1^{er} Décembre 1867, aux environs de Plock, en Pologne dite russe. Sa vie toute entière fut consacrée à sa patrie et à la science.

Son grand-père avait pris part à l'insurrection de 1830, son père et ses deux oncles à celle de 1863. Son père fut même interné quelque temps à la citadelle russe de Varsovie.

Ignace Moscicki fit ses études au lycée de Plock et les continua à l'Ecole Technique de Varsovie. En 1887, il suit les cours de la Faculté de chimie à l'Ecole Polytechnique de Riga. De retour à Varsovie, il devient un des chefs de la jeunesse qui veut lutter pour la libération de la Pologne. Aussi, est-il bientôt obligé, par les autorités russes, de quitter sa patrie.

Il se rend à Londres en 1892, avec sa jeune femme, et il continue ses efforts pour la libération de la Pologne, tout en gagnant sa vie comme ouvrier d'usine. En 1897, son compatriote, M. Wierusz-Kowalski, professeur à l'Université de Fribourg, le fait nommer assistant près de la chaire de physique qu'il occupe lui-même. C'est là qu'Ignace Moscicki va commencer ses travaux scientifiques personnels.

Prévoyant la prochaine résurrection de la Pologne, dès cette époque, il ne vend ses brevets qu'en réservant les droits de la Pologne libre.

En 1901, se crée en Suisse, pour exploiter ses procédés, une Société de l'Acide Nitrique, et plusieurs usines, de plus en plus importantes.

Une Société Générale des Condensateurs achète les brevets Moscicki et construit une grande usine, d'où

sortira en particulier le condensateur de 50.000 volts employé au poste de radiodiffusion de la Tour Eiffel.

En 1912, on confie au savant la chaire d'électrochimie technique de l'Ecole Polytechnique de Léopol (en Pologne dite autrichienne). Il fait venir de Suisse ses appareils qu'il offre à l'Université léopolitaine. Il groupe ses amis et collaborateurs en un établissement de recherches scientifiques et techniques dit « Metan », avec une revue mensuelle du même nom. Les débuts de ce groupe sont très modestes : il a son siège dans une cave de l'Université !

M. Moscicki est nommé doyen de la Faculté de Chimie à Léopol, de 1915 à 1917.

En 1917, il organise à Jaworzna une fabrique d'azote. Il perfectionne l'industrie pétrolifère.

En 1922, le Gouvernement de la Pologne libérée lui confie la direction des usines d'azote de Chorzow en Haute-Silésie. Les Allemands ont abandonné ces usines d'une importance considérable, avec l'espoir que les Polonais ne réussiraient pas à les remettre en marche, d'autant plus qu'ils ont gardé les secrets de fabrication et emporté certains appareils. Au bout de quelques années, M. Moscicki, non seulement a remis l'usine en marche, mais, grâce à l'invention de nouveaux procédés, il a doublé son rendement d'avant-guerre.

En août 1925, il est nommé professeur à l'Ecole Polytechnique de Varsovie. Il transporte dans la capitale son Institut de Recherches Chimiques. L'Etat lui avait déjà offert un terrain à Varsovie, et les Polonais d'Amérique, 30.000 dollars, pour cet Institut.

Une des œuvres les plus importantes accomplies à cette époque par M. Moscicki, est l'édification des Usines d'Etat des Composés d'Azote, vaste ensemble industriel qui produit en quantité les engrais artificiels, et auquel a été donné le nom de son fondateur, Moscice.

Le 1^{er} Juin 1926, M. Moscicki est appelé aux hautes fonctions de Président de la République Polonaise.

M. Moscicki est Docteur honoris causa de l'Université de Paris.

Une de ses plus récentes inventions est celle d'un appareil pour la production d'un air analogue à celui

de la haute montagne. Cet appareil est utilisé par la science électro-médicale qui connaît déjà les bobines Moscicki. Son inventeur l'a offert à l'humanité souffrante.

Varsovie vient de fêter le jubilé des travaux de M. Moscicki. La Suisse et la Tchécoslovaquie ont tenu à s'associer aux fêtes du jubilé.

Vous voulez, n'est-ce pas, chers lecteurs, vous associer à l'hommage rendu à ce grand savant et à cet homme de bien ? Ecrivez-nous ! Nous vous en donnerons le moyen.



A PARIS



UN GROUPE D'ÉTUDIANTS POLONAIS A PARIS

(Un célèbre peintre et graveur cracovien, M. Léon Kowalski, nous raconte ses souvenirs de jeunesse dans un livre plein de charme et de gaieté : « Par le pinceau et la plume ». Il a suivi les cours de l'École des Beaux-Arts à Cracovie, et il est venu terminer ses études à Paris).

La vie à Paris était très remplie. Nous étions jeunes, et cette vie, qui nous était apparue autrefois comme dans un rêve, et qui nous entourait maintenant de toute sa réalité, était faite d'une suite d'enchantements qui nous éblouissaient : Travail à la célèbre Académie Julien chez Jean Paul Laurans et Benjamin Constant, préparation au « Salon » dans notre propre atelier, et nos heures de travail terminées, jouissance de tout l'éclat de la vie des rues de Paris ; Grands Boulevards bouillonnants comme un torrent, galeries privées qui créaient de nouveaux courants artistiques : Durand Ruel, Bergheim, Bingue et beaucoup d'autres, pendant que le puissant Louvre et le Luxembourg maintenaient la tradition ; Chatelet, concerts Colonne et Lamoureux, où nous écoutions de la belle musique.

Mardi-Gras, « La vache enragée », « Grandes Eaux de Versailles ». Quelle avalanche d'impressions après la tranquille Cracovie ! Les semaines, les mois passaient...

Tous les dimanches, Madame Górska, bonne, sympathique et élégante comme son mari, nous invitait tous à déjeuner. Outre Puget et Rydel, il y avait encore M. Louis Górski, M. Henri Opienski (*devenu un musicien célèbre*), et toujours quelque voyageur arrivant de Cracovie venait voir ce jour-là les Górski. Comme nous étions occupés toute la semaine, c'est seulement le dimanche que nous nous voyions chez les Górski. C'était une habitude établie. L'appartement de Górski, conservateur de la Bibliothèque polonaise, était situé à un étage élevé ; il était intime et agréable ; par les fenêtres, on apercevait la Seine.

Nous aimions beaucoup ces réunions, peut-être parce que, quelquefois, on se sent bien isolé dans ce grand Paris, surtout les jours de fête, tandis que chez les Górski, les bohèmes que nous étions se trouvaient dans un milieu accueillant et chaud. Puis, il faut bien le dire, nous trouvions là un succulent gigot de mouton

ou un filet à l'anglaise qui n'étaient pas à dédaigner après une semaine de repas à 1 fr. 30 chez M. Leduc, (aujourd'hui, le même repas coûte dix francs) et qui nous permettait d'attendre sans trop d'impatience le dimanche suivant, d'autant plus que le rôti était arrosé d'un excellent Chablis, ou d'une bonne bouteille de Bourgogne ou de Bordeaux.

Après le repas, repus comme des alligators, nous nous installions dans des fauteuils profonds et moelleux, et Rydel nous lisait ses plus récentes compo-

sitions. « L'histoire de Kazia et du Petit Prince », ou bien des extraits de « L'anneau enchanté », qui était à l'impression. Quand l'attention des auditeurs, si grassement nourris par notre aimable hôtesse, commençait de faiblir, Rydel élevait la voix et tout rentrait dans l'ordre.

Après le déjeuner et le petit verre de liqueur, nous partions tous à Saint-Cloud ou à Versailles, et la journée passait ainsi coupée d'agréables conversations.

Léon KOWALSKI.



La Reine HEDWIGE au palais du Wawel

(XIV^e SIÈCLE)

Hedwige entra par la porte de la sacristie. A sa vue, les chevaliers les plus proches des stalles, bien que la messe ne fût point commencée, s'agenouillèrent aussitôt, lui rendant involontairement les honneurs dus à une sainte. Le jeune Zbyszko les imita, car personne, dans toute cette assemblée, ne doutait qu'il eût devant lui véritablement une sainte, dont l'inriage ornerait en son temps les autels. En particulier, depuis quelques années, la vie sévère et toute de pénitence d'Hedwige faisait qu'à côté des honneurs dus à la reine, on lui rendait des hommages presque religieux. De bouche à bouche, parmi les seigneurs et dans le peuple, circulaient les échos de miracles accomplis par la reine. On disait que le contact de ses mains guérissait les malades. Les infirmes des mains et des pieds recouvraient leurs forces en mettant les vieux vêtements de la reine. Des témoins dignes de foi assuraient avoir entendu de leurs propres oreilles le Christ lui parler un jour du haut de l'autel. Les monarques étrangers l'honoraient à genoux. Même l'orgueilleux Ordre Teutonique la vénérait et craignait de l'offenser. Le pape Boniface IX l'appelait pieuse et fille élue de l'église. Le monde observait ses actions et se rappelait qu'elle était de la maison d'Anjou et des Piast polonais, qu'elle était la fille du puissant Louis, élevée dans la cour la plus brillante, et enfin la plus belle des enfants de la terre ; qu'elle avait renoncé au bonheur, qu'elle avait sacrifié ses premières amours de jeune fille et épousé, comme reine, le « sauvage » prince de Lithuanie, pour courber au pied de la Croix avec lui, la dernière nation païenne de l'Europe. Toutes les forces des Allemands et du puissant Ordre n'y avaient point réussi, ni les expéditions des Chevaliers Teutoniques, ni une mer de sang répandu, et sa parole seule l'avait obtenu. Jamais la gloire de l'apostolat ne s'était unie à un tel dévouement, jamais beauté féminine ne rayonna d'une bonté aussi angélique et d'une si douce mélancolie.

Les ménestrels la chantaient dans toutes les cours d'Europe. Des chevaliers se rendaient à Cracovie des territoires les plus éloignés pour voir la « reine polonaise », et sa propre nation l'aimait comme la prune de son œil, car, par son alliance avec Jagellon, elle avait augmenté sa puissance et sa gloire.

Les gens venaient la supplier d'obtenir pour eux la santé ; des émissaires des provinces et des districts sollicitaient ses prières, selon le besoin, afin que la pluie ou le beau temps féconde les moissons, pour la réussite des fauchaisons, pour le succès de la récolte

du miel, pour l'abondance du poisson dans les lacs, ou du gibier dans les forêts. Les terribles chevaliers des châteaux et des manoirs des Marches qui, imbus des mœurs allemandes, s'occupaient à guerroyer ou à brigander entre eux, sur un seul rappel venant d'elle, remettaient le glaive au fourreau, relâchaient les prisonniers sans rançon, restituaient les troupeaux volés et se tendaient la main en bonne intelligence.

Toutes les infortunes, toutes les misères se pressaient aux portes du château de Cracovie. Son âme pure pénétrait les cœurs humains, adoucissait le sort des esclaves, l'orgueil des seigneurs, la dureté des juges, et planait sur tout le pays comme une aube de bonheur, comme l'ange de la justice et de la paix.

Elle portait un ajustement presque trop simple. Autrement, élevée dans une cour brillante, et la plus belle de toutes les princesses de son âge, elle aimait les tissus précieux, les perles, les bracelets et les anneaux d'or ; actuellement, et même depuis quelques années déjà, elle portait non seulement des vêtements monastiques, mais encore elle voilait son visage, dans la crainte que la pensée de sa beauté n'éveillât en elle un orgueil profane. L'or et les bijoux allaient entre temps à l'académie, ou servaient à envoyer la jeunesse lithuanienne nouvellement baptisée dans les universités étrangères.

Tous les yeux se posaient avec amour sur ces traits merveilleux à qui ni l'or ni les pierreries ne pouvaient ajouter d'agrément. La reine s'avancit lentement de la porte de la sacristie vers l'autel, les yeux levés vers le ciel, portant d'une main son livre, de l'autre son rosaire. Zbyszko contemplant ce visage lillial, ces yeux bleus, ces traits angéliques, respirant la paix, la bonté, la charité, et son cœur se mit à battre comme un marteau. Il savait que Dieu commande d'aimer son roi et sa reine, et il les aimait à part lui, mais, maintenant son cœur bouillonnait soudain d'un grand amour qui ne provenait pas d'un ordre, mais qui éclatait de lui-même comme un incendie et qui était tout ensemble une adoration infinie, de l'humilité et le désir du sacrifice. Zbyszko était un bachelier jeune et impétueux, et le désir le prenait aussi de prouver son amour et sa fidélité de chevalier servant, de faire quelque chose pour elle, de s'envoler quelque part, de tailler quelque un en pièces, de conquérir quelque chose et de risquer sa propre tête.

Henri SIENKIEWICZ.

(Les Chevaliers Teutoniques)

LA BONNE ENTENTE

(Il y a en Pologne trois millions de Juifs, au milieu d'une population foncièrement catholique. Quels sont les rapports de ces deux races et de ces deux religions dans la vie quotidienne, ce charmant petit récit nous l'apprendra. Il est tiré d'un roman de Michel Rusinek. « L'homme de la porte cochère. »)

De temps en temps, le cordonnier Kajda retirait de sa bouche de petites chevilles de bois ensalivées. Il souleva ses lunettes pour mieux regarder le petit Josek et lui dit :

- Josek, tu es juif ?
- Je suis juif.
- Hum...

Le cordonnier enfonceait les chevilles dans un talon. Le bois entrait facilement.

Il cracha encore un clou.

- Et ton papa, qu'est-ce qu'il est ?

L'enfant s'approcha du cordonnier, sachant qu'il était un peu sourd, et lui cria dans l'oreille : Juif !

- Et Bajla, qu'est-ce qu'elle est ?

— Juif aussi.

- Dis donc, eh ? c'est plutôt juive qu'il faut dire.

L'enfant frappa de son pied nu sur le sol et répéta avec entêtement : Juif !

Kajda asséna de violents coups de marteau sur le soulier.

— Bon ! elle est juif. Et toi, sais-tu ce que les juifs ont fait ?

L'enfant leva vers lui des yeux sans expression. Le cordonnier prit dans sa bouche la dernière cheville, la mouilla bien de salive, et l'ayant enfoncée dans le talon, il se réjouit en son âme de ce que son travail était terminé. Il prolongeait à dessein le dernier coup de marteau et se délectait délicieusement à l'idée qu'il venait d'achever un chef-d'œuvre. Ayant compris la muette réponse de l'enfant, il retint son marteau en l'air, secoua la tête et dit avec mépris :

— Ils ont crucifié Notre-Seigneur Jésus, tu comprends ?

Kajda assomma le talon d'un si formidable coup que le léger clou de bois se brisa.

— Canaille !

Il donna un second coup.

— Canaille !

Et enfin un troisième.

— Canaille encore.

Le soulier était terminé. Avec le marteau, il égalisa le talon. L'enfant ne s'effrayait pas le moins du monde ; bien au contraire, le fracas et la galopade de l'instrument l'amusaient.

Enfin, le cordonnier caressa de la paume le talon terminé et reprit haleine. Ensuite, il prit sur la fenêtre un pruneau séché. L'enfant le regardait et écarquillait les yeux. Kajda écrasa le fruit entre ses doigts jusqu'à ce que le noyau en sortit, puis, souriant à Josek sous son nez bossu, il lui mit le fruit dans la bouche.

— Tiens !

Le petit juif commença à mastiquer fortement et bruyamment, comme si ses mâchoires étaient engluées de poix.



SAVETIERS JUIFS EN POLOGNE

Le cordonnier posa son soulier sur la fenêtre, et leva vers lui son nez tordu. La fenêtre était à la hauteur de la tête de Kajda, et il semblait à l'enfant que ce dernier au lieu de contempler l'ouvrage terminé, respirait avec délices l'odeur du cuir fauve tout neuf, dont ses grosses mains poisseuses avaient su faire cette chose lisse et délicate.

— Tu vois ? dit-il à l'enfant. Mais en réalité, ces paroles s'adressaient à un Kajda imaginaire, capable d'apprécier le chef-d'œuvre.

Josek ne répondit pas, occupé à sucer son pruneau. Le cordonnier souffla de loin sur le soulier et reprit la conversation.

— Josek, dis-moi qui est Monsieur Kajda.

— Catholique, articula l'enfant, la bouche pleine.

— Non, pas catholique, bête que tu es : cordonnier... bon cordonnier !

Puis il se reprit et ajouta :

— Naturellement, Monsieur Kajda est catholique. Mais d'abord, il est cordonnier, tu comprends ? cordonnier.

Il prit un deuxième pruneau sur la fenêtre et continua :

— Et toi, quand tu seras grand, qu'est-ce que tu seras ? hein ?

— Catholique.

— Espèce de crabe ! cria le cordonnier irrité. Tu seras juif, comme papa et maman ; un brave juif, un cordonnier juif !

Il était évident que l'enfant était habitué aux conversations du cordonnier, car il ne s'effrayait nullement de ses éclats de voix ; il se frottait au contraire à lui, et, montrant de son petit doigt le fruit que Kajda tenait entre ses mains, il lui disait :

— Donne-moi un pruneau !

Pour vous, Philatélistes !

LE PREMIER TIMBRE-POSTE POLONAIS

C'est cette année, en 1935, que tombe le 75^e anniversaire de l'émission du premier timbre-poste polonais. Ce timbre était destiné à être utilisé dans la partie de la Pologne soumise au régime russe. Cependant, il existait déjà des timbres-postes russes qui, en 1857, subirent une légère modification dans leur dessin, afin de n'être utilisés qu'en Pologne. Il était facile de les reconnaître, grâce aux 4 cercles concentriques, au milieu desquels se voyait le numéro du bureau de poste. Ce n'est qu'en 1830 que le gouvernement russe permit aux Polonais d'avoir leurs propres timbres-poste.

Par ce fait, les timbres russes furent complètement éliminés du territoire de la Pologne dite russe, les Polonais voulant rester Polonais, malgré l'oppression, et rejeter tout ce qu'il pouvait y avoir d'éléments ennemis chez eux. Ce 1^{er} timbre-poste était gravé en relief : il était composé de l'aigle russe bicéphale, portant sur son flanc l'aigle blanche polonaise. On en émit jusqu'à 3.000.000 d'exemplaires. Ce n'est que pendant la Grande Guerre que la Pologne put émettre un timbre-poste bien à elle. Le rôle du timbre polonais a été très important au point de vue politique, car il a rappelé à un grand nombre de pays d'occident que la Pologne existait toujours malgré les partages et malgré les persécutions. Il existe aujourd'hui environ un millier de types de timbres polonais.



De la France à la Pologne

LES CŒURS GÉNÉREUX

Les familles polonaises qui ont tout perdu, en quelques heures, maison, récoltes, animaux domestiques, et qui sont en train de souffrir cruellement de la misère et du froid, ont suscité l'affectueuse compassion des collégiennes de Périgueux.

La présidente du cercle des « Amis de la Pologne » au Collège nous envoie la jolie somme de 130 francs, montant d'une collecte faite parmi les collégiennes, après le partage de l'oplatek de Noël.

Merci, chères camarades, pour ce beau geste fraternel !

ÉCRIVONS-NOUS !

Six lycéens polonais demandent des correspondants. Ils ont de 13 à 15 ans. Voici leurs noms : Christophe Kazmierski, Tnadée Stoinski, Mieczyslas Przybylski, Wincenty Jastrzabek, Radoslas Liska, Boguslas Szydowski. Leur adresse à tous : Gimnazjum, à Wągrowiec (Pologne).

Qui veut correspondre avec Mlle Blanka Wiessberg, Konarskiego 44, Cracovie (Pologne), et passer les vacances chez elle ? Et avec Mlle Jeanne Szydłowska, Lobyowska 4, Cracovie (éclaireuse, sportive).

UN CERCLE FRANÇAIS A LUBLIN

C'est notre ami Jean Olechowski qui l'a créé. Jean Olechowski avait été le président du Cercle français de Pulawy. Maintenant, au Lycée de Lublin, il pense toujours à nous. Même, il traduit, fort bien, nos poètes en polonais. Il vient de nous envoyer des traductions de Verlaine et de Verhaeren. Il nous écrit :

« J'ai quelques camarades qui veulent étudier la langue et la culture française. Nous nous sommes organisés en un cercle qui compte maintenant sept membres. Nous avons commencé un cours de la langue française et nous étudions aussi la littérature française comparée avec la littérature polonaise. L'un de mes « élèves » relate à chaque réunion les actualités de la France, surtout en ce qui concerne les relations franco-polonaises. Nous habitons à l'internat, aussi les réunions de notre cercle ont lieu deux fois par semaine. Mes amis ont beaucoup d'enthousiasme et d'ardeur. Quelques-uns veulent même correspondre avec les Français sous mon aide. Ils s'intéressent aux questions politiques, littéraires et sportives. »

Ecrivez donc, chers lecteurs français, à notre ami Jean Olechowski, Gimnazjum Biskupie, Lublin, Pologne.



UNE MAISON DU 16^e SIÈCLE, A KAZIMIERZ-SUR-VISTULE

PARLONS POLONAIS

Si vous êtes en Pologne, n'oubliez pas qu'en passant dans une autre langue, les mots français ont souvent pris un sens un peu différent, car autrement vous seriez très étonnés de ne pas être compris par vos camarades quand vous parleriez par exemple d'une personne « pédante » : en polonais *pedantny* (*pedanntné*) signifie « minutieux » — ou d'une autre personne ambitieuse, car là-bas « *ambitny* » (*ambitné*) veut dire : qui a de l'amour-propre. Par contre, ce serait vous qui ne comprendriez plus si vos camarades vous demandaient, comme l'a fait un jour un jeune Polonais, si vous voulez des « petits canapés », car « *kanapki* » se traduit par sandwich, et non par « canapé ». De même, « *Akademik* » ne veut pas dire « académicien », mais « élève d'une école ». Et « *kolęgo* » (*kolégo*) est aussi bien le camarade de classe que le « collègue » français. Et enfin, défiez-vous des homonymes, afin de ne pas dire en polonais, ce qu'une dame polonaise disait en français : « Voulez-vous du café au lait avec fourrure ou lilas ? » La pauvre dame avait en effet oublié que *kożuch* (*kojouk*) qui veut dire « crème » veut dire aussi « fourrure », et que « *bez* », qui veut dire « sans », veut dire aussi « lilas » !

Puisque nous parlons de nourriture, laissez-moi ajouter qu'une « *mizerja* » (*mizéria*) est une délicieuse salade de concombres à la crème, et qu'une « tort » (ou plutôt un, car c'est masculin) n'est pas une « tourte », mais un de ces gros gâteaux à la crème comme on n'en fait guère en France, mais desquels on ne peut se passer dans les fêtes polonaises.

Ce qu'il faut lire :

Les Chevaliers Teutoniques, roman héroïque, par Henri SIENKIEWICZ.

Traduit intégralement pour la première fois en français par le comte de France de Tersant et J. A. Teslar. — Deux volumes, 50 fr. (Editions Malfère).

PRIMES
A NOS
ABONNÉS

Chacun de nos abonnés peut nous demander une des publications suivantes :

Rosa BAILLY : Histoire de l'Amitié franco-polonaise.

FREDRO : Trois médecins pour un malade (comédie).

Pierre GARNIER : Copernic.

SIEROSZEWSKI : A la lisière des forêts (souvenirs de Sibérie).

J. S. DEBUS : De Lille à Varsovie (souvenirs de voyage).

Mais surtout, n'oubliez pas de la demander ! Elle n'est jamais envoyée d'office.

« LES AMIS DE LA POLOGNE »

16, Rue Abbé de l'Epée, Paris (5^e). — Compte de chèques : Paris 880-96